

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL MARDI, 20 JUILLET 1847.

No. 57.

## SITUATION RELIGIEUSE DE L'ALGÉRIE.

DISCOURS DE M. LE COMTE DE QUATREBARBES.

Messieurs, la nécessité de signaler à la chambre une lacune considérable dans les discours des orateurs qui m'ont précédé à cette tribune, et dans le rapport si complet d'ailleurs de l'honorable M. de Tocqueville, m'a forcé à prendre la parole. Accoutumé à ne jamais déguiser mes convictions et mes croyances, je sollicite l'indulgence de la chambre pour de très-courtes observations.

Je veux exposer brièvement la mission chrétienne de la France en Afrique, vous demander si elle a été remplie, et s'il ne reste rien à faire pour maintenir et conserver, par l'Évangile et la croix, ce que Dieu a voulu qu'il fût conquis par l'épée.

Comme cette question touche à tous les grands intérêts de l'Algérie, à la colonisation européenne comme à l'administration et au gouvernement des Arabes, j'ai demandé la parole sur ce dernier chapitre.

Depuis dix-sept ans que la France a pris possession d'Alger, une force mystérieuse n'a cessé d'entraîner nos généraux et nos colonnes à l'entière conquête de l'ancienne régence; et le gouvernement, subissant à regret cette influence irrésistible, flottant entre mille projets divers, regardant parfois comme un don fatal ce legs de la victoire, laissé, comme un dernier adieu, par la vieille monarchie, a cherché longtemps à comprimer ce mouvement inconnu. L'occupation restreinte à quelques points principaux, l'abandon de Médéah et de Uleméen, les retranchemens de la Mitidja, la création d'un royaume arabe, toutes les résistances, tous les systèmes sont venus tour à tour en aide à cette politique pusillanime, et tour à tour ont été déjoués par des événements imprévus.

L'occupation bornée au massif d'Alger a encouragé les Arabes à assaillir nos sentinelles jusque sous les murs de la Casaubah; les redoutes de la Mitidja n'ont point empêché les razzias et les incendies des Hadjoutes; créé sultan des Arabes, Abd-el-Kader a bravé notre puissance; et une fois l'honneur de la France engagé, il a fallu successivement conquérir Constantine, traverser l'Atlas, réduire à force de persévérance et d'audace chaque tribu une à une à demander l'aman, refouler Abd-el-Kader au Maroc, gagner la bataille d'Isly, soumettre la Kabylie malgré le parlement, partout se couvrir de gloire, et, en un mot, continuer, comme on le disait dernièrement, l'œuvre des croisades avec la France du dix-neuvième siècle, qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas.

Ces rudes et glorieux travaux ne se sont pas, Messieurs, accomplis sans sacrifices. Cent mille Français les ont payés de leur vie, un milliard a été dépensé, et, ce qui est plus triste encore, la guerre n'a pas toujours été exempte de violences et de représailles sauvages. Mais, à part quelques pages sanglantes qui souillent les guerres les plus justes, qui peut dire au prix de quelles privations, de quelles fatigues, de quelle courageuse patience nos soldats, dirigés par leurs intrépides chefs, ont conquis un royaume à la France?

C'est qu'ils étaient, eux aussi, les instruments de Dieu dans cette lutte de la civilisation chrétienne contre le mahométisme, car, Messieurs, ce n'est pas sans doute dans le but de régner par le sabre, à la manière des Turcs, que nous avons soumis cette terre d'Afrique. La croix en a pris possession le jour où le noble maréchal qui avait conçu, préparé et accompli cette grande expédition, a détruit ce nid de pirates et fait flotter sur les remparts d'Alger le drapeau de la France.

Que l'on conteste ou non ce fait glorieux, il existe. Chaque année ajoute à sa force, et je ne puis que plaindre du fond de l'âme, dans l'intérêt de mon pays et de la civilisation, les aveugles qui nient la lumière et veulent entraver ce mouvement religieux au profit de je ne sais quelles rancunes voltairiennes et anti-françaises.

Ces réflexions me conduisent naturellement à raconter ce qui a été fait en Afrique pour le catholicisme depuis la conquête. J'ouvre le livre d'un de nos honorables collègues, M. Genty de Bussy, ancien intendant civil de l'Algérie, et j'y vois que les aumônes militaires ayant été supprimées en 1830, notre armée et nos colons sont restés en quelque sorte sans culte jusqu'en 1832. Témoin de cette indifférence irréligieuse, un marabout s'écrie: "Je ne vous comprends pas, vous autres Français; vous vous dites chrétiens, et vous n'en remplissez pas les devoirs. On n'est homme que quand on prie."

Les Arabes ne dissimulent pas leur mépris pour une nation qu'ils croient

idée, et nous voyons plus tard Abd-el-Kader refuser d'ajouter foi à la parole d'un officier distingué, en lui disant: "Comment veux-tu que j'aie confiance en toi, tu ne pries jamais Dieu!"

A la fin de 1832, le duc de Rovigo, gouverneur d'Alger, sent enfin le besoin de consacrer au catholicisme un édifice convenable. Une mosquée, offerte par les muftis eux-mêmes, remplace une chapelle improvisée à la hâte. Un vicaire apostolique est nommé sans aucune fonction; et quelques prêtres isolés, sans appui, sans guide, sans discipline, restent seuls chargés de la population catholique.

Pendant tout ce temps, ajoute M. de Bussy, pour ménager les susceptibilités musulmanes, on dépouille le culte chrétien d'une partie de ses pratiques; processions, pompes, cérémonies, tout fut refoulé dans l'intérieur; et jusqu'au drapeau du Christ, nous ne l'avons point arboré, sacrifiant ainsi nos symboles les plus chers au désir de faire vivre deux religions en paix.

Ce n'était point la paix que préparait cet oubli de nos croyances, c'était le mépris et la guerre.

Car autre chose est la tolérance, qui n'est que la charité évangélique bien entendue, la fidèle interprétation des paroles de Dieu, qui fait lever son soleil sur la vérité et l'erreur; autre chose est ce lâche abandon du christianisme au profit du Coran.

Cependant le gouvernement sentait qu'il ne pouvait plus long-temps donner à la France chrétienne ce déplorable spectacle. Frappé de la nécessité de gagner les Arabes par l'influence de l'Évangile, il a songé un instant à envoyer en Algérie des Lazaristes parlant arabe, et à leur confier les missions de l'Atlas.

M. de Bussy, à ce sujet, pense que si le christianisme devait échouer sur les Maures, il pouvait devenir un précieux auxiliaire vis-à-vis des Arabes. Chez ces hommes neufs et sauvages, il y avait quelques chances de faire germer notre religion.

Chez les Kabyles surtout, il espère que de nouveaux apôtres tenteront leur conversion. L'Afrique, dit-il profitera de leurs triomphes, et les couronnes de martyrs qui les attendent pourront devenir les marchepieds de la civilisation.

C'est en ces termes, Messieurs, que s'exprime un homme qui a longtemps rempli les premières fonctions civiles de l'Algérie. Je le remercie et le félicite de ces sentimens. On était loin encore du système d'exclusion, qui, sous prétexte de tolérance, interdit toute propagande chrétienne vis-à-vis des indigènes, ferme nos ports aux prêtres parlant l'arabe, et essaie d'enlever de nos hospices le signe sacré de la rédemption.

Les bonnes intentions, il est vrai, restaient à l'état de théorie, et comme l'observe encore M. de Bussy: "Nous n'avons pas fait tout ce que nous aurions dû faire, et trop préoccupés des autres voies, nous avons négligé celle-là."

Cependant une population civile, partie des provinces du midi de la France et des pays les plus catholiques de l'Europe, accourait en foule en Algérie et réclamait la faculté de suivre le culte-paternel. Nos soldats qui combattaient et mouraient pour la France, demandaient avec instance les secours de la religion, et l'on avait vu même, comme aux temps chevaleresques, un général d'artillerie, ancien officier d'ordonnance de Napoléon, répondre pieusement, sur son lit de mort, aux prières récitées par son aide-de-camp.

Après huit années d'occupation, lorsque plus de cent mille colons et soldats français étaient disséminés sur l'Algérie, il y avait à Alger une seule église, desservie par un prêtre, mais dépourvue des objets les plus nécessaires à son culte. A Oran, une misérable chapelle et un pauvre vieillard; à Bone, une autre chapelle et le prêtre unique.

Et c'était là tout, absolument tout ce que le gouvernement français avait cru devoir faire pour le vieux culte de la patrie. C'était ainsi qu'il avait compris sa mission!

L'établissement d'un évêché, à la fin de 1838, vint changer cet état de choses, et fut tout à la fois une grande réparation et un immense bienfait. La population et l'armée accueillirent avec transport le nouvel évêque et les consolations religieuses qu'il venait apporter.

Messieurs, neuf années se sont écoulées depuis ce grand événement, qui venait témoigner au dix-neuvième siècle de la perpétuité du catholicisme et replier la chaîne interrompue de ces évêques d'Afrique qui se rassemblaient en concile, au nombre de deux ou trois cents, à Carthage ou à Hippone, et comptaient parmi eux des hommes tels que saint Cyprien et saint Augustin.